


12-18-2018

Esthétique environnementale : art, écologie et politique

Alexandre Melay
Université de Lyon, France

 Part of the [Contemporary Art Commons](#), [Fine Arts Commons](#), [Interdisciplinary Arts and Media Commons](#), [Philosophy Commons](#), and the [Theory and Criticism Commons](#)

Follow this and additional works at / Suivez-nous ainsi que d'autres travaux et œuvres:

<https://scholars.wlu.ca/thegoose>

Recommended Citation / Citation recommandée

Melay, Alexandre. « Esthétique environnementale : art, écologie et politique. » *The Goose*, vol. 17, no. 2, article 1, 2018, <https://scholars.wlu.ca/thegoose/vol17/iss2/1>.

This article is brought to you for free and open access by Scholars Commons @ Laurier. It has been accepted for inclusion in *The Goose* by an authorized editor of Scholars Commons @ Laurier. For more information, please contact scholarscommons@wlu.ca.

Cet article vous est accessible gratuitement et en libre accès grâce à Scholars Commons @ Laurier. Le texte a été approuvé pour faire partie intégrante de la revue *The Goose* par un rédacteur autorisé de Scholars Commons @ Laurier. Pour de plus amples informations, contactez scholarscommons@wlu.ca.

ALEXANDRE MELAY

Esthétique environnementale : Art, écologie et politique

L'intérêt pour l'élémentaire, réintroduit dans le contexte de l'art contemporain depuis les années soixante par un mouvement de dématérialisation de propositions artistiques jusqu'alors inédites, a permis une réflexion nouvelle sur ce que pouvait être l'élément naturel, mais aussi une exploration subtile de ses limites. Face aux progrès technologiques et à l'urbanisation croissante, l'environnement est menacé et il s'agit donc de le préserver. Cette considération a entraîné une prise de conscience et un véritable intérêt pour l'élément naturel, un retour à la nature qui n'est pas étranger à une certaine nostalgie. Ce rapport à l'environnement renvoie à l'idée d'une pensée animiste, d'une possible vision métaphysique ou panthéiste du rapport à l'homme à la nature, la pensée d'une idéologie naturaliste qui tiendrait à percevoir l'univers non comme un ensemble de phénomènes fragmentés, mais comme une entité globalisante. Peut-on envisager l'expérience artistique sensible comme une voie de connaissance permettant de résister aux différents bouleversements du monde contemporain ?

La nature a trouvé son mode d'esthétisation *in situ*¹ dans les années soixante avec les artistes du Land Art travaillant au milieu des déserts, dans des carrières désaffectées ou dans des régions industrielles laissées à l'abandon. Pour comprendre les rapports de l'art contemporain avec l'environnement, il faut faire une place toute particulière aux artistes qui s'attachent à l'idée d'immersion. Les artistes créent des propositions plastiques à l'échelle des paysages, qui absorbent le visiteur dans un environnement psycho-sensoriel. Loin de l'idée romantique de la nature, l'artiste islando-danois Olafur Eliasson produit des « environnements environnés » à grande échelle mettant en scène les éléments naturels. L'être humain et l'expérience humaine

¹ Sur cette question, on se reportera à l'ouvrage d'Alain Roger, *Court traité du paysage* (1997), où l'auteur distingue deux manières d'intervenir sur l'objet naturel (« artialiser ») : « *in situ* » ou « *in visu* ». Alain Roger vient étayer l'idée d'un art qui, en générant des modèles, conditionne notre perception du réel. Cette idée, il va la conceptualiser avec le terme d'artialisation. À travers cette notion, l'auteur explore les mécanismes artistiques par lesquels le pays se transforme en paysage. Il distingue deux manières d'artialiser le pays en paysage : soit directement, par le travail des jardiniers et paysagistes qui « cultivent » la nature selon des modèles artistiques (il parle d'artialisation *in-situ*), soit indirectement, à distance, par l'intermédiaire de nos regards imprégnés de modèles artistiques (il parle alors d'artialisation *in-visu*).

sont au centre de ses installations, invitant le visiteur à expérimenter la spatialité et la temporalité. Les installations de l'artiste agissent à la fois comme une expérience artistique et spirituelle, permettant à l'œuvre d'art de devenir ainsi le lieu de nouvelles connexions au monde et à soi-même. Eliasson utilise son art pour sensibiliser l'homme avec l'environnement et interroger sa position en tant que sujet phénoménologique. Dans ses environnements artistiques, Eliasson nous invite à une forme de connaissance vécue de l'environnement sensible, en inventant une certaine sagesse permettant de mieux penser et de mieux sentir les problématiques environnementales actuelles, dont l'artiste se fait le porte-parole, en devenant « l'éco-artiste » de l'art contemporain. À l'activisme traditionnel, Eliasson propose une autre vision en rapport avec les mutations contemporaines et les enjeux écologiques liés au réchauffement de la planète, tout en préconisant un retour à la nature comme une promesse pour l'avenir.

Environnements environnés

Né en 1967, l'artiste s'est fait connaître grâce à ses spectaculaires installations, des interventions multisensorielles conjuguant phénomènes scientifiques et préoccupations environnementales. À l'inverse des artistes du Land Art qui utilisaient la nature elle-même et qui vouaient une fascination pour la terre ou les matériaux naturels en réalisant des œuvres *in situ* de très grandes dimensions, l'artiste Eliasson dématérialise ses œuvres pour rendre floue la séparation entre l'intérieur et l'extérieur, brouiller ainsi les perceptions, donner des sensations et voir au-delà de l'horizon de nos connaissances.² Le travail d'Eliasson se présente sous la forme d'une sophistication simplifiée proche de l'art minimal, avec des projets autour du temps et de l'espace, de la lumière et de ses effets. Artiste engagé, son travail artistique fait référence à la psychologie et la biologie, à la poésie et la philosophie. L'artiste puise dans ses origines islandaises où il a passé son enfance. L'Islande est une terre de contrastes qui compte plusieurs fjords, glaciers et volcans, une terre de glace et de feu, une terre d'obscurité et de lumière, située juste sous le cercle arctique. Le décor est une base de données de phénomènes et d'observations que l'artiste utilise comme source de travail. Dans cette nature sauvage, de la vapeur s'échappe des sols, du sable noir recouvre les plages et partout, volcans et glaciers évoquent la fin du monde. Rien d'étonnant donc à ce qu'Eliasson préfère souvent l'espace public aux cimaises blanches des musées pour y installer ses œuvres monumentales.³ Ces œuvres redéfinissent l'art dans l'espace public en introduisant à chaque fois un élément naturel façonné par la main de l'homme dans le contexte complexe et socialement dense des espaces urbains contemporains : une nature dans le monde modelé par l'homme. Les installations d'Eliasson déplient au cœur de l'espace urbain un autre espace mental en déconditionnant l'espace public. Les environnements naturels que montre l'artiste sont ceux que le philosophe Peter Sloterdijk appelle des environnements « environnés », c'est-à-dire des phénomènes naturels interprétés et répétés par la science et la technique. Selon Sloterdijk, « nous n'avons

² L'artiste l'explique dans un entretien donné à Hans Ulrich Obrist, l'un des commissaires de l'exposition « Contact » présentée à la Fondation Vuitton à Paris, en 2015.

³ Alors que son grand-père était peintre de paysages, Olafur Eliasson, lui, les construit. L'artiste déclare qu'il tient sans doute la notion et la conscience de l'espace à ses origines scandinaves. Le rôle que la nature jouerait dans sa vie s'il venait de New York serait différent.

pas devant nous de totalités stylisées par l'éco-romantisme, mais des implants de natures dans la salle d'exposition et le laboratoire ; nous voyons des édifices reproduits, des prothèses, des expériences, des arrangements dont l'exposition et la présentation éclairent toujours deux choses à la fois : la structure naturelle ou l'effet naturel, et l'optique scientifico-technique par le biais de laquelle ceux-ci entrent dans notre conception ». (Sloterdijk 297)

Ces environnements créés par l'homme cherchent, selon Sloterdijk, l'interaction avec une forme spécialisée d'attention esthétique. (Sloterdijk 297) Le travail d'Eliasson interroge l'être humain et l'expérience humaine, en invitant le visiteur à expérimenter les atmosphères et les environnements. Car il s'agit bien d'une expérience immersive, qu'il ne s'agit pas d'interpréter, mais d'expérimenter, pour reprendre le mot d'ordre de Deleuze. (Deleuze 60) Sloterdijk rend hommage à l'artiste qui utilise l'installation comme une démarche contemporaine portée par un désir d'explication, en offrant l'interprétation la plus lucide du concept d'inversion environnementale. Il y a une volonté d'explication, car savoir, c'est pouvoir expliciter ; expliciter, c'est pouvoir exposer : une véritable implication phénoménologique dans l'acte visuel et dans l'expérience artistique.

S'appuyant sur des effets spatialement modifiés dus à une échelle agrandie, Eliasson utilise son art pour sensibiliser le visiteur à la fois à son environnement et à sa position en tant que sujet phénoménologique. Les différents espaces créés misent sur une expérience de la rencontre et du sentiment individuel en plaçant le visiteur expérimenté en leur centre, analogue à la place de l'humain à l'ère de l'Anthropocène. Les environnements d'Eliasson sont des éléments entièrement orchestrés qui partagent les technologies et les efforts de la militarisation du climat des XX^e et XXI^e siècles. L'immédiateté de la perception par les sens s'oppose ainsi à l'abstraction, à la complexité et à l'opacité de certains processus économiques, politiques et scientifiques du monde postmoderne.

Éthique écologique

Si l'émergence de la société de consommation a favorisé de manière exponentielle l'urbanisation, l'augmentation de l'empreinte carbone ou l'épuisement des ressources de la planète, la prise de conscience de la fragilité de l'environnement s'est accélérée. Et si les espaces naturels pouvaient être la solution à tous les excès de notre société contemporaine vouée à un consumérisme frénétique ? Ce que Félix Guattari appelle « l'ère post-médias », c'est-à-dire le retour au local — une pratique sociale de l'environnement immédiat. « La nature a, dit-il, longtemps été considérée par les humains comme une mère aux capacités nourricière illimitée. Mais avec l'expansion technologique et la croissance démographique, son caractère de finitude est apparu de plus en plus nettement ». (Guattari, *Qu'est-ce que l'écologie ?* 405)

La conscience écologique évolue en une expérimentation environnementale et politique et l'art se met au service de l'environnement. Déjà, l'artiste Joseph Beuys dans les années quatre-vingt interrogeait les responsabilités humaines sur l'environnement en lien avec l'art. Et en réaction à la progression de la déforestation, l'artiste entreprit de planter avec des souscripteurs financiers de la ville de Kassel sept mille chênes devant l'édifice de la septième *Documenta*.

Beuys, par ce geste vert, prenant la forme d'une véritable campagne écologique, mettait en rapport deux mondes, l'esthétique et la politique. Un acte à la fois éthique, écologique, philosophique, sociologique réalisé dans le champ artistique où il y trouvait une réelle pertinence. Eliasson est un artiste du temps présent, et selon lui, le temps météorologique est l'un des thèmes cruciaux de notre époque et dans les grandes peurs collectives, le réchauffement global pourrait devenir un thème aussi fort que la guerre froide, car l'intérêt pour le climat possède un potentiel dans l'organisation de la société. Eliasson invite le visiteur de ses environnements environnés à une profonde réflexion sur une éthique écologique. Au lieu de voir la nature comme extérieure à l'humain, il faut l'envisager comme un processus de vie dans lequel l'humain a un rôle à jouer. L'artiste rejoint en ce sens Guattari qui, préoccupé par l'écologie et soucieux de forger des concepts pour aider à penser l'homme dans l'environnement, s'emploie à tracer les grandes lignes d'une « écosophie » qui sache articuler *Les trois écologies*⁴ : l'écologie environnementale, l'écologie sociale et l'écologie mentale. Selon lui, en effet, « tout se tient : on ne peut espérer remédier aux atteintes à l'environnement sans modifier l'économie, les structures sociales, l'espace urbain, les habitudes de consommation, les mentalités [. . .]. C'est ce qui me conduit à parler d'une écosophie qui aurait pour perspective de ne jamais tenir séparées les dimensions matérielles et axiologiques des problèmes considérés ». (Guattari, *Qu'est-ce que l'écosophie ?* 405)



Eliasson, Olafur. *Ice Watch*, douze blocs de glace, dimensions variables. Installation, Place du Panthéon, Paris, 2015.

⁴ Consulter l'ouvrage de Félix Guattari *Les trois écologies* (2011).



Eliasson, Olafur. *Ice Watch*, douze blocs de glace, dimensions variables. Installation, Place du Panthéon, Paris, 2015.

Le changement climatique a provoqué l'apparition d'une nouvelle conscience collective écologique, qui diffère des idées dogmatiques anciennes prônée par la *Deep Ecology*, un phénomène beaucoup plus idéologique à l'approche spirituelle proche du transcendantalisme de Thoreau et d'Emerson. En effet, aujourd'hui, le défi est de comprendre les actions humaines dans leurs conséquences désastreuses pour l'environnement et que nous sommes en relation complexe avec l'environnement et les autres, ce que Jean-Luc Nancy appelle la relation entre l'individuel et le collectif « singulier pluriel »⁵ : le singulier et le collectif pluriel. L'environnement dépend de la façon dont nous donnons un avenir à la planète. Pour autant, il n'est pas question d'une nature intouchable et coupée du monde industriel, et l'artiste insiste sur le fait que la population n'est pas en contact direct avec les effets du changement climatique, et que les populations ne les perçoivent pas par elles-mêmes. Ainsi, face au dérèglement et à travers une volonté de prise de conscience, Eliasson impose sa thématique environnementale et climatique en réalisant des dispositifs grandeur nature. L'un des plus engagés est une installation éphémère intitulée *Ice Watch* (2015), où l'expérience visuelle et sensorielle personnelle est au plus près des effets liés au dérèglement climatique, dans le but de sensibiliser les populations. L'œuvre éphémère *Ice Watch* avait pris place à Paris, sur la place du Panthéon dans le cadre de la Conférence de Paris de 2015 et de l'accord sur les changements climatiques. Plusieurs tonnes de glace aux dimensions imposantes et âgées de plus 15 000 ans venues de glaciers arctiques ont été transportées jusqu'au cœur de la ville, bien loin de l'environnement naturel du Grand Nord, où la nature est fondamentale, protégée de la pollution qui envahit nos territoires

⁵ Consulter l'ouvrage de Jean-Luc Nancy *Être singulier pluriel* (1996).

urbains. Les fragments du glacier ont disparu en contact avec l'atmosphère, mais sans emporter sa métaphore de résistance, levant de nouveaux horizons pour l'artiste. Selon lui, l'œuvre d'art est liée à son environnement, à son époque, à la société, aux conditions culturelles et géographiques. Elle ne se contente pas d'étudier le monde, elle peut aussi le changer. Les fragments du glacier représentaient la conséquence de notre monde en constante évolution.



Eliasson, Olafur. *Ice Watch*, douze blocs de glace, dimensions variables. Installation, Place du Panthéon, Paris, 2015.



Eliasson, Olafur. *Ice Watch*, douze blocs de glace, dimensions variables. Installation, Place du Panthéon, Paris, 2015.

L'installation des douze glaciers sculptés venus du Groenland, disposés au sol comme le cadran d'une horloge, symbolisaient l'horloge du réchauffement climatique se liquéfiant avec le temps, comme un message de l'urgence d'agir, car le temps progresse et la situation se dérègle de jours en jours. La glace s'est fissurée, s'est brisée, et a finalement disparu. L'expérience était bouleversante. Impuissant, le visiteur assistait au réchauffement climatique et à la mort de l'Arctique en direct. L'artiste a souhaité confronter le visiteur à une réalité qu'il pouvait toucher, sentir, palper. C'est ainsi que le message environnemental a pu être enfin entendu, par les yeux et l'esprit, mais aussi par la peau. Eliasson affirme qu'en art, la perception et l'expérience physique sont les pierres angulaires, et elles peuvent aussi être utilisées comme des outils pour créer un changement social. L'artiste considère, en effet, l'œuvre éphémère *Ice Watch* comme un indicateur du volume de ce que la planète perd chaque seconde. Par une pratique kaléidoscopique, Eliasson sonde la complexité des enjeux climatiques actuels par de nombreuses installations monumentales et par de plus petits projets activistes. Toutes ses œuvres poursuivent d'un même objectif, celui de protéger l'environnement, d'alerter contre le dérèglement climatique et d'éveiller les consciences, une véritable sensibilisation aux questions environnementales. Le monde se transforme en fonction de la société et l'écologie est aujourd'hui l'une des manières de donner sens à la nature. L'environnement, le paysage et l'art sont concernés par ces questions et l'attitude des artistes contemporains sur ces préoccupations montre que le phénomène est grandissant au vu de l'état actuel de la planète. Ainsi, les gestes artistiques se transforment en une véritable dimension environnementale et politique.

Vers un retour à la nature

L'artiste Eliasson crée des propositions plastiques liées à une réalité mentale, qui ouvre à la production d'un espace imaginaire posant des questions éthiques et répondant à des préoccupations environnementales. Il est question de la partie cachée de la société urbaine contemporaine, de ses gaspillages et ses dysfonctionnements. Les acquis de la vitesse sont incontestables, mais il n'y a pas d'acquis sans perte. Or, aujourd'hui, on vante surtout les bénéfices du progrès en masquant les dégâts qu'il implique. La réalité urbaine est surencombrée, comme saturée de fragments dans lequel il est difficile d'échapper à l'asphyxie généralisée. Nous ne vivons pas dans une époque d'éléments achevés, mais dans une époque de fragments, et il semble qu'il soit bon, non pas à ajouter, mais à soustraire, à créer du vide où il y a trop de pleins, à utiliser les espaces intermédiaires, les entre-deux, afin d'essayer de réaliser le difficile équilibre entre la beauté de la nature confrontée au chaos urbain.

Après la prise de conscience au XXI^e siècle, du déclin ou de la mort de la nature, l'intérêt pour l'élément naturel semble évoluer. Et si face à un monde essentiellement citadin, ordonné et parfaitement maîtrisé, la solution pour y remédier était la nature ? La prise de conscience du rôle que peut jouer l'environnement, de ressentir sa puissance et son potentiel apport à la société contemporaine, comme un écho au célèbre adage « la vérité vient en observant la nature ». Comme le décrit Hannah Arendt dans *La Condition de l'homme moderne* (1983) : « Le domaine public, monde commun, nous rassemble, mais aussi nous empêche, pour ainsi dire, de tomber les uns sur les autres. Ce qui rend la société de masse si difficile à supporter, ce n'est pas, principalement du moins, le nombre des gens ; c'est que le monde qui est entre eux n'a plus le pouvoir de les rassembler, de les relier, de les séparer ». (Arendt 93) La nature serait ainsi le lien possible vers une nouvelle promesse de vie plus essentielle, d'harmonie originelle, en offrant une vision universelle et plus globalisée. Elle devient un enjeu de survie, un idéal de vie nécessaire pour vivre le monde actuel face à l'urbanisation et ses conséquences destructrices, pour s'échapper, réfléchir sur ce qui nous entoure, ce que l'on construit, détruit, et ce que nous allons laisser aux générations futures.

Œuvres citées

Arendt, Hannah. *La Condition de l'homme moderne*. Pocket Agora, 1983.

Deleuze, Gilles. *Dialogues*, avec Claire Parnet. Flammarion, 2008.

Guattari, Félix. *Qu'est-ce que l'écologie ?* Lignes, 2014.

Guattari, Félix. *Les trois écologies*. Galilée, 2011

Eliasson, Olafur. *Ice Watch*, douze blocs de glace, dimensions variables. Installation, Place du Panthéon, Paris, 2014-2015.

Nancy, Jean-Luc. *Être singulier pluriel*. Galilée, 1996.

Roger, Alain. *Court traité du paysage*. Gallimard, 1997.

Sloterdijk, Peter. *Sphères*. Tome 3 : « Écumes, Sphérologie plurielle ». Maren Sell, 2005.

ALEXANDRE MELAY est chercheur, docteur en Arts plastiques, esthétique et théorie des arts contemporains de l'Université de Lyon et artiste-plasticien, diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Lyon. Auteur d'une thèse sur les concepts de temporalité et spatialité, ses recherches s'articulent autour des réalités constitutives et réflexives du monde contemporain qui gravitent autour des formes de la post-modernité. Des réflexions sur les phénomènes de mutations qui caractérisent notre contemporanéité, en lien avec les pratiques artistiques aux enjeux politiques et théoriques du présent.